

# LE DRAME DE ROSMEUR

DEUXIEME PARTIE

## LES LUTTES DU CŒUR

(Suite)

— Elle était si belle ! — gronda sourdement l'ancien magistrat. — Je ne pouvais me faire à cette idée qu'elle me repoussait pour appartenir à un autre. J'ai cru que je deviendrais fou quand j'ai su qu'elle s'était enfuie pour aller retrouver le jeune homme. Je l'ai mieux aimée morte.

Il était effrayant en prononçant ces paroles.

— Tu m'as toujours affirmé que tu ne l'avais pas tuée, fit Dargentré avec une certaine gravité.

— Je ne l'ai pas tuée, râla Hippolyte de Myriès.

L'ancien ministre eut un geste d'indifférence ou plutôt le geste d'un homme qui chasse un scrupule désagréable.

— D'ailleurs, le médecin n'a relevé aucune trace de violences : son rapport en fait foi. Il a conclu à la mort par congestion ou embolie, je ne me rappelle plus. Ce sont les stupides précautions qui ont embrouillé l'affaire et éveillé les soupçons de Kerjan.

— Quelles stupides précautions ? balbutia Hippolyte.

— Mais cette substitution de cadavres, la supposition de la mort à Nice. Sais-tu qu'à des juges vétilleux cela paraîtrait plus que louche ? Car, enfin, celle-ci a été enterrée comme inconnue et celle qui est morte à Nice a bénéficié de son état-civil. Il fallait donc qu'elles se ressemblassent terriblement, ces deux enfants ?

Au lieu de répondre, M. de Myriès prit dans son secrétaire une petite boîte en carton d'où il tira deux photographies, les pareilles de celles que Lebreton avait montrées à Kerjan. Et comme Kerjan, l'ancien ministre jeta un cri :

— Mais c'est la même que tu me montres-là !

Et, comme Lebreton avait répondu à Kerjan, M. de Myriès répondit à Félix Dargentré :

— Ce sont les portraits des deux sœurs : l'une, Jeanne, fille naturelle, de quatre ans plus âgée : l'autre Blanche, la morte de Rosmeur !

— Fort bien. Mais comment t'y es-tu pris pour faire passer l'une pour l'autre ?

— J'ai attribué à Jeanne, la fille illégitime, l'état-civil de sa sœur.

— En ce cas, n'était-il pas plus simple de donner à celle-ci l'état civil de l'autre ? Pourquoi l'as-tu laissée enterrer comme une inconnue, rendant ainsi plausibles, par la bizarrerie de ce fait, les soupçons de ce Kerjan ? Pourquoi, surtout, n'es-tu pas venu reconnaître le pauvre cadavre et as-tu laissé planer une accusation sur la tête de ce malheureux garçon qui en est devenu fou ?

Il y eut un instant de lourde incertitude, après lequel Myriès répondit :

— Parce que j'étais fou moi-même, parce que je haïssais ce jeune homme, cause de ma souffrance, et qu'elle avait quitté Paris pour venir le rejoindre. Et si j'avais dit son nom, si je l'avais reconnue, si l'inspection avait recherché un autre coupable, fatalement j'aurais été impliqué dans l'affaire. J'étais déshonoré plus encore qu'elle. Il aurait fallu indiquer les motifs de son départ et du mien, et, alors, il suffisait d'un collègue malveillant, et j'en comptais plusieurs, — pour m'entraîner peut-être aux pires conséquences. Devant ce luxe de raisons écrasantes, j'ai perdu la tête.

Félix Dargentré eut le même geste dubitatif que précédemment.

— Mais non, mon cher, — il me semble que tu ne l'as pas perdue du tout, car tu as déployé la ruse d'un Peau-Rouge. Qui s'est douté à Lannion que tu étais le principal intéressé en cette affaire ? Personne n'a eu le moindre soupçon. Tu avais eu l'habileté de descendre à Saint-Brieuc, chez ton ami Ferreix. Lui et Lorrain n'y ont vu que du feu. Au reste, Kerjan lui-même, qui pressentait la vérité, n'a jamais tourné ses regards sur ton côté. Tu as eu l'air d'un simple curieux et l'on n'a pas poussé plus loin l'hypothèse sur la coïncidence du crime avec tes voyages en voiture ou en chemin de fer de Saint-Brieuc à Lannion.

— Et, pour tout dire, si tu n'étais venu me demander de faire cesser les poursuites, je n'aurais pas même supposé que tu eusses joué un rôle en toute cette lugubre histoire. — Je ne vois donc rien qui puisse t'inquiéter en tout ceci, si ce n'est la menace des confidences possibles des frères Garmin. — Mais ceux-ci n'ont pas parlé pendant sept ans. Pourquoi parleraient-ils aujourd'hui ? D'ailleurs, n'ont-ils pas laissé entre mes mains le témoignage écrit de la part qu'ils avaient prise à ce drame, et ce témoignage suffit à t'innocenter.

Dargentré ajouta avec une expression sarcastique : — C'est égal, tu as une singulière idée de te faire accompagner par ces deux hommes dans ta poursuite de la fugitive. Tu aurais bien pu faire la chose tout seul. Et il faut bien que je sois ton ami pour t'avoir cru contre toutes les apparences.

— Tu trouves que les apparences sont contre moi ?

Le beau Félix se mit à rire.

— Oh ! oui, par exemple, je le trouve, et tout le monde le trouverait comme moi. Toi-même, au temps de ton intégrè magistrature, tu aurais traité un récit semblable de billevesées et tu ne te serais pas gêné pour en jeter l'auteur sur la paille humide des cachots.

Et son rire sonnait incrédule, ironique, faisant monter et descendre alternativement le sang au visage incolore de l'ex-procureur.

Il s'interrompit brusquement et, regardant Myriès en face, il demanda :

— Mais ce n'est pas tout ça. Qu'attends-tu de moi ? Quel est le service que je puis te rendre ?

M. de Myriès tressaillit.

Après tout ce que venait de dire l'ancien ministre, il lui devenait extrêmement difficile de formuler une demande, d'énoncer même un désir. Tout à l'heure, au moment de l'entrée de Dargentré, il avait cru que rien ne serait plus simple. Maintenant, il croyait remarquer une sorte de réserve, presque de la froideur dans l'attitude de son ancien ami. Il répliqua donc assez vaguement :

— Bah ! tu m'as rassuré avec ta manière d'envisager les choses. Je crois qu'il n'y a pas lieu de s'alarmer pour si peu. Si je concevais quelque inquiétude fondée, je t'en reparlerais. J'espère que tu ne le trouverais pas mauvais ?

— Parbleu ! fit l'autre, jugeant qu'il valait mieux entretenir cette confiance. Tu sais que tu peux compter sur moi.

— En ce cas, — reprit l'ex-procureur — passons à

d'autres sujets. Et, d'abord, tu restes à déjeuner avec nous ?

— Je ne refuse pas. Mais nous indique plusieurs. As-tu Lucien avec toi ?

— Oui, Monsieur mon fils daigne aujourd'hui m'honorer de sa compagnie.

— Tant mieux, car c'est souvent un joyeux garçon que ton fils. Mais il y a la petite, et devant elle on ne peut rien dire.

— Voilà où tu te trompes. Germaine n'est plus avec nous. Nos belles amies, les dames Ferreix, l'ont prise avec elles à demeure.

— A la bonne heure ! Te voilà rendu à la liberté. Nous allons pouvoir rire à notre aise à table. C'est une excellente idée que tu as eue là de te débarrasser de cette petite. Pourvu que tu n'aies pas en devenant amoureux comme de sa sœur !

L'entrée de Lucien dans le cabinet de travail interrompit cette conversation.

— Ah ! M. Dargentré ! — s'écria le joyeux viveur. — Vous restez déjeuner avec nous, j'espère ?

— Oui, par considération pour toi, mon garçon, répondit le beau Félix sur le même ton de bonne humeur.

Il avait vu naître Lucien et avait toujours ressenti de l'affection pour le fils de son ami. Depuis que celui-ci était arrivé à l'âge d'homme, cette affection s'était corroborée d'une sorte de camaraderie et, grâce à la singulière licence d'allures que prennent les jeunes gens de notre temps, le fils de M. de Myriès avait eu fréquemment Félix Dargentré pour compagnon de plaisirs.

Hippolyte de Myriès s'était marié fort jeune, à peine âgé de vingt-deux ans, et Lucien était venu au monde tout de suite.

Demeuré veuf, le père avait gardé envers son fils une attitude froide et circonspecte qui n'avait pas peu contribué à éloigner de lui le jeune homme, jusqu'au jour où la rencontre de Dargentré et ses sarcasmes auxquels les dehors puritains d'Hippolyte de Myriès n'en avaient jamais imposé aidèrent Lucien à s'émanciper de la tutelle paternelle et même à la ridiculiser effrontément.

Aussi chaque fois que l'ancien ministre venait sous le toit des Myriès, Lucien lui témoignait-il ouvertement ses sympathies.

Peu à peu l'ex-procureur avait fini par en prendre son parti, et en était arrivé à partager, c'est-à-dire à encourager les libertés de langage de son fils. Si le respect en était mort, l'amitié, chose étrange, y avait gagné. Le père et le fils s'aimaient tendrement en dépit des méchancetés qu'ils se jetaient réciproquement à la face.

Aussi, ce jour-là, M. de Myriès fut-il ravi d'avoir son fils pour auxiliaire en face de Dargentré.

Car les quelques phrases qu'il venait d'échanger avec lui avaient inspiré des inquiétudes sur la vieille amitié qui l'unissait au député du Sud-Ouest, et il venait de concevoir tout un machiavélique projet pour resserrer les nœuds qui paraissaient se relâcher.

Il sonna donc le valet de pied et lui donna l'ordre de dresser le couvert de Félix Dargentré.

Le domestique n'avait pas besoin de cet ordre. Il était depuis longtemps au courant. Il répondit donc avec un sourire obséquieux :

— Monsieur peut être tranquille. Le couvert de M. Dargentré est déjà mis.

III

KERJAN

Là-bas, entre Saint-Efflam et Trébeurden, Yves Kerjan poursuivait son enquête avec une sorte de rage.

Il n'était pas un policier dans le monde auquel cet homme singulier n'eût rendu des points. Taciturne à son ordinaire, il avait des heures d'expansion confiante et, alors, c'était plaisir que de l'entendre, tant cet homme atteignait sans effort à la véritable éloquence.